Bulletin météorologique.

Washington, 14 novembre—Indications pour la Louisiane—Temps beau; plus frais dans la partie sud; vents frais du nord.

MEMOIRES —DE— BISMARCK.

Entretiens et Souvenirs.

Quelques documents historiques. —La France et la Russie en 1871 et 1872.

[Suite.]

13 novembre.—Un rapport diplomatique de Saint-Pétersbourg adressé à S. M. l'empereur Guillaume en date du 8 courant et confié à des mains sûres est arrivé ici hier et a été remis à Sa Majesté.

Voici ce rapport:

«Sa Majesté le tsar a bien voulu me donner à lire un mémoire que la grande-duchesse Marie venait de Lui remettre, et qui avait trait aux négociations qu'elle avait entamées avec un représentant du parti bonapartiste, le général comte Fleury. Ce mémoire, qui doit être l'œuvre de M. Duvernois, ancien ministre de Napoléon III, et qui a été remis à la grande-duchesse par Fleury, n'a pas paru faire grande impression sur l'empereur de Russie. On l'y conjurait d'intervenir auprès de l'empereur d Allemagne pour lui insinuer que son indemnité de cinq milliards était en danger tant que la République se maintiendrait en France et pour que, en conséquence, il prît l'initiative d'un plébiscite.

«—Fleury, a observé le tsar, « parle constamment d'un gouver« nement fort, qu'on ne saurait ob« tenir que sous l'Empire. Mais « qui peut nous garantir qu'avec le « retour de l'Empire coïncidera le « rétablissement de ce gouverne« ment fort! Si les Français veu« lent faire d'autres élections gé« nérales pour décider de la forme « définitive de leur gouvernement, « qu'ils le fassent! Mais c'est là « leur affaire et ce n'est pas celle « des puissances étrangères, qui « n'ont rien à y voir!....»

«C'est dans ce sens que Sa Majesté l'empereur de Russie a répondu aux ouvertures du comte Fleury, et je crois savoir que Sa Majesté est décidée à ne prêter aucune attention à ces ouvertures. Les efforts de son illustre sœur pour l'intéresser à une restauration bonapartiste, son jeu favori, peuvent être considérées d'ores et déjà comme ne devant pas aboutir.»

9 décembre.—Un rapport secret adressé au chancelier, de Paris, à la date du 7 décembre, contient le passage suivant, qui semblerait indiquer que l'idée de la revanche fait des progrès en France:

«J'ai rencontré, hier, disait l'auteur du rapport, M. le vicomte de Calonne, qui servait autrefois, quoique sans succès, les intérêts de l'Allemagne. C'est un homme généralement bien informé. Il m'a affirmé que M. Thiers, dans sa politique, n'était dirigé que par un but: «la revanche». C'est chez le président une idée fixe. Il a inauguré une campagne de presse qui est destinée à développer cette idée. Il est vrai que M. Thiers et M. Casimir-Perier se sont toujours exprimés avec une correction qui ne saurait faire douter de leur loyauté, mais les journaux officiels et officeux prennent volontiers des airs offensés, et ils ont récemment représenté le discours du ministre allemand Delbrück comme une provocation de guerre de l'Allemagne. A cet égard, la communication de M. de Calonne est en harmonie parfaite avec mes propres observations. Mais M. de Calonne a diminué quelque peu la valeur de son information en se présentant à moi comme un agent du parti légitimiste. Il a exprimé le désir que nous apportions à ce parti notre appui moral et a fait valoir que, sans une restauration, on ne pourrait jamais compter avoir en France la paix ou l'ordre. Je me suis contenté de faire remarquer à M. de Calonne que, après les journaux bonapartistes, la presse légitimiste était la plus violente dans ses attaques contre l'Allemagne et que, d'ailleurs, une restauration était une affaire d'ordre intérieur, qui concernait exclusivement la France. Pour nous, Allemands, nous n'avions qu'un intérêt dans l'affaire: c'était de tirer le mieux possible notre épingle du jeu. M. de Calonne n'a pas paru satisfait de cette réponse. Il s'est écrié que nous étions à la veille d'une grande crise, que la France allait s'en aller en morceaux et que Thiers, par sa politique, conduisait à une guerre révolutionnaire si un gouvernement définitif, la monarchie traditionnelle, n'était pas promptement rétabli.

26 décembre.—Lu un curieux rapport de Saint-Pétersbourg.

On y raconte que, le jour d'un grand dîner de gala à l'occasion de la fête de saint Georges, l'empereur Alexandre s'est mis à parler à haute voix de son amitié pour la Prusse et a exprimé le désir que les générations futures perpétuent cette amitié.

Le tsarevitch, en entendant ce discours, s'est contenté de murmurer à l'oreille de son voisin de table:

—Dieu veuille que cela se fasse!

Cette déclaration de l'empereur Alexandre paraît avoir causé une certaine émotion à Sant-Pétersbourg. L'auteur du rapport raconte qu il a vu à ce sujet le prince Gortchakoff.

—L'empereur, aurait déclaré le chancelier russe, n'avait mis personne dans la confidence de cette petite allocution.

Le chancelier russe aurait ajouté qu'en général il n'aimait pas beaucoup que l'empereur se mêle de politique à l'improviste et sans le consulter, mais que, dans le cas présent, il ne pouvait qu'exprimer sa satisfaction des paroles impériales.

21 janvier 1872.—Werther vient d'adresser la plainte suivante à l'empereur:

Il avait été chargé de remettre au roi de Bavière le collier de l'ordre de l'Aigle noir. Il se rendit, en conséquence, le 16, à Hegnenberg, afin d'avoir une audience, mais il ne put l'obtenir. Il alla alors immédiatement trouver le ministre bavarois Eisenhart et lui expliqua l'importance que l'empereur d'Allemagne attachait à la remise du collier le 18 janvier, jour anniversaire de deux importants événements dans l'histoire de sa maison. Il le pria, en conséquence, de vouloir bien lui faire connaître la réponse du roi de Bavière avant une heure de l'après-midi. N'ayant rien reçu à trois heures, il se rendit de nouveau auprès de Eisenhart et apprit que ce dernier n'avait pas encore pu en référer à son souverain. Il renouvela sa demande et insista sur le déplaisir qu'éprouverait Sa Majesté Impériale à ne pas voir s accomplir ses instructions au jour fixé. Ce n'est qu'à huit heures du soir que Werther a reçu une lettre dans laquelle on lui disait que la remise du collier était pour le roi de Bavière une source de surprise et de joie et qu'il aurait été heureux de recevoir sur le champ la lettre de l'empereur et les insignes s'il n'avait pas été fatigué par un important travail de nuit.

Ce rapport a été mis sous les yeux du chancelier. Il a souligné d'un large trait le passage où il était dit que Werther avait dû retourner une seconde fois auprès de Eisenhart et il a mis en marge, avec son crayon bleu, un large point d'exclamation.

20 février.—Une lettre de Paris en date du 9 courant rapporte que le général Fleury a eu une entrevue avec le prince Orloff et lui a répété mot pour mot ce qui était écrit dans le fameux mémoire remis à la grande-duchesse Marie. Il a insisté auprès de l'ambassadeur russe pour qu'on sommât M. Thiers de procéder à un plébiscite, l'Europe étant intéressée à voir rétablir en France le système monarchique. Il a profité de l'occasion pour exprimer à l'ambassadeur combien Napoléon III avait été peiné de voir la Russie accréditer un ambassadeur auprès du gouvernement de la République. Cela équivalait à regarder M. Thiers comme un président définitif et à lui donner la consécration du gouvernement impérial russe.

Le prince Orloff s'est contenté de répondre au général Fleury que la Russie considérait chaque gouvernement en France comme définitif aussi longtemps qu'il existait. Cette réponse a jeté le général Fleury dans la consternation, et, en prenant congé du prince, il avait l'air désappointé, pour ne pas dire froissé.

(*La suite à demain.*)

Brigalhères.

(Choses éparses.)

[Suite.]

Biarritz est une charmeuse, une sirène, molle et gracieuse fille des Pyrénées. Le flot bleu de l'océan la berce, le soleil radouci du Midi la réchauffe sans la brûler. L'enchantement de ses jardins publics, la magie de la coquette petite villa, les délices de sa flore resplendissante et la grâce architecturale de ses villas, de ses hôtels, en font un rare objet de séduction.

Pendant le trajet de Bayonne à Biarritz, on dirait que, par coquetterie, le rail prend soin de prolonger longtemps la vision féerique de l'arrivée et des premières sensations; surtout, au printemps, alors que la nature se livrant à une véritable débanche de couleur, les tons éblouissants et harmonieux se poursuivent à l'infini; on ne sait plus ce qu'on doit admirer davantage ou des horizons vaporeux des Pyrénées qui s'en viennent mollement finir dans la mer, ou de la végétation luxuriante qui vous entoure.

La population de Biarritz est composée de Basques, Béarnais et Gascons. Ce qui frappe d'abord le regard c'est l'extraordinaire beauté, beauté idéale des femmes. Elles ont sur elles un je ne sais quoi qui vous captive, et vous oblige à leur donner votre tribut d'admiration. Généralement brunes, de taille moyenne, elles sont remarquables par l'éclat de leurs beaux yeux, et l'opulence de leurs cheveux coquettement enroulés sous un élégant foulard de soie. Il semble que le voisinage de la mer et l'exquise beauté de la nature les enveloppent comme dans un voile de poésie. Avec cela, vaillantes à l'ouvrage, partageant avec l'homme les durs travaux des champs, égayant les rudes labeurs de la rentrée des moissons, par leurs éclats de rire, et par leurs joyeuses chansons. Elles sont surtout dignes de l'admiration du peintre, du poète, quand, après une pénible journée, elles se rendent à la fontaine publique, la *herrade* fièrement posée sur leur tête. C'est à elles, sans doute, que pensait Victor Hugo quand il dit quelque part:

L'homme ancien ne comprend la femme
Qu'avec la cruche sur le front!

C'est à elles aussi que notre divin poète Béarnais dédiait ces délicieuses strophes, sur lesquelles j'appelle l'attention des Béarnais et Béarnaises, Gascons et Gasconnes de la Nouvelle Orléans:

I.

" Deiis traits d'us brunette
Moun cô sey alebat
Souns oueils et sa bouquette
Touts mouns séns an charmat
Sa gorye clareyente
Resplendech coum lou sou
Sa taille triomphente
Qu'em hè mouri d'amou!

II.

Ni las roses musquettes
Ni la flou deü broutchou
N'an pas de tas poupettes
L'esclat ni la blancou.
Hurouse la manette
Qui u die aüra l'aünou
Dé tira l'espinglette
Qui l'as tién en prisou!....

Mais ne nous attardons pas! Allons sur la jetée humer à pleins poumons la grande brise du large! Sont-elles délicieuses ces heures qui s'écoulent en face de la mer bleue, pointillée de voiles blanches! est-il ravissant ce lever matinal pour courir pêcher la crevette dans la fraîcheur de l'onde! Sont-ils tonifiants ces bains qui transforment la chair en roc! parlez-moi de ce nonchaloir paradisiaque auquel on se livre, sur le sable fin, à l'ombre de grands parasols; de ces chevauchées folles le long du flot montant, de ces envolées à tire de voiles, dans une barque légère, sur la nappe d'eau sans fin; de ces promenades toujours trop courtes à travers les rochers, à la marée basse, dans la griserie des vapeurs de l'embrun et du parfum des algues! Parlez-moi aussi de cet appétit continu qui ravit l'estomac et rend le cœur indulgent; des bonnes fortunes qui attendent à chaque pas, dans cent ordres d'idées, l'œil chercheur et l'âme impressionnable; parlez moi, enfin de cette santé fatiguée qu'on retape ici comme par enchantement, grâce à cette lassitude bienfaisante qui vous invite à faire dodo dès le coup de neuf heures, après un merveilleux coucher du soleil, dont la contemplation irradie l'âme! Tous ces bonheurs réunis constituent la vie de Biarritz.

YAN DE LESCA.

A suivre.

Marchés divers.

Paris, 14 novembre — La rente trois pour cent est cotée à 101 francs 51 1/2 centimes.

Londres, 14 novembre—Consolidés au comptant, 110 1/4; à terme 110 7/16.

Liverpool, 14 novembre—Coton spot stable; demande bonne; prix stable.

American middling fair 3d; good middling 3 3/16d; low middling 2 13/16d; good ordinary 2 5/8d; ordinary 2 7/16d.

Ventes 15,000 balles, dont 2000 pour la spéculation et l'exportation y compris 14,100 balles coton américain.

Recettes 62,000 balles, dont 53,300 coton américain.

Futurs—stables à l'ouverture avec demande modérée; stables à la cloture.

American middling l. m. c., novembre 262; novembre et décembre 261; décembre et janvier 260; janvier et février 280; février et mars 261; mars et avril 261; avril et mai 2 62; mai et juin 263; juin et juillet 300; juillet et aout 300; aout et septembre 301; septembre et octobre 3d.

New York, 14 novembre - Coton spot—stable et en avance à la cloture.

Middling uplands 5 3/8; middling gulf 5 5/8.

Vente 521 balles.

New York, 14 novembre—Futurs stables à la cloture.

Novembre 512; décembre 518; janvier 522; février 526; mars 530; avril 524; mai 538; juin 542; juin 542; aout 549; septembre 549; octobre 515.

L'annexion des Philippines.

Presse Associée.

Londres, 15 novembre — Les journaux du matin commentent la crise que traverse la conférence de paix et les préparatifs des Américains. Ils réitèrent leur conviction de l'inutilité absolue de l'opposition espagnole. Ils reconnaissent que les Etats-Unis n'ont, surtout après les élections, pratiquement pas d'autre alternative que l'annexion complète, et que si l'Espagne persiste dans son obstination les Etats-Unis enverront une flotte en Europe, ce qu'aucune puissance, excepté la Grande-Bretagne, ne verrait avec satisfaction, quoiqu'aucune d'elles n'intervienne en faveur de l'Espagne.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra Français

Il y a, aujourd'hui, juste une semaine, que la troupe d'artistes français est arrivée directement du Havre, à la Nouvelle-Orléans, après une rude traversée de huit jours, et un voyage de deux jours en chemin de fer.

Il y a donc six ou sept jours à peine que les travaux ont pu commencer et, déjà, l'opéra fait son ouverture, avec un répertoire qui pourrait tenir l'affiche pendant deux ou trois semaines et, qui plus est, la pièce de début est une des œuvres lyriques les plus difficultueuses qu'il y ait dans le grand répertoire et, surtout, une des plus scabreuses pour les quatre principaux sujets: le fort ténor, le ténor léger, la Falcon et la chanteuse légère, sans compter la basse noble, qui elle aussi, a un rôle fort beau, mais terrible à remplir. Il semblerait donc que la direction se jette là dans une dangereuse aventure. Point du tout; elle s'est assuré le concours d'artistes de premier ordre qui se font de "La Juive" un jeu et qu'ils enlèveront d'une surprenante façon. Nous avons pu assister à une partie de la répétition de "La Juive," hier soir; nous sommes resté étonné de l'ampleur, de la sûreté du chant de Mme Fiérens, de son autorité en scène. On éprouve un véritable bien-être à écouter cette voix sonore, vibrante, reposant sur un médium superbe et se lançant de là dans le registre supérieur ou elle donne des notes suraigues, d'une excellente qualité.

M. Charley doit être heureux du succès qu'elle a obtenu. hier soir, dans sa grande scène. "Il va venir."

Quant à M. Gauthier, il suffit de l'entendre trois ou quatre minutes pour savoir que l'on a affaire à un excellent artiste qui connaît à fond son métier et tire un excellent part d'une voix exceptionnellement étendue.

M. Richard, que nous avions déjà le plaisir de connaître, a, lui aussi, les notes aigues très heureuses, très claires, et elles donnent beaucoup de prix à son chant.

Quant à M. Bouxman, la basse noble, nous voulons laisser au public le plaisir de la surprise. C'est une des plus belles voix de basse noble que l'on ait jamais entendues à la Nouvelle-Orléans.

Avec un groupe d'artistes comme celui-là, il faut s'attendre à un énorme succès pour ce soir.

L'administration de l'Opéra prie instamment les membres du Club de ce théâtre de vouloir bien retirer leur carte, aujourd'hui, mardi, au bureau du contrôle, magasin de Grunewald, 715, rue du Canal.

VISITES—Nous avons reçu, depuis deux ou trois jours, les agréables visites de plusieurs des pensionnaires de M. Charley: MM. Richard, premier ténor léger de grand opéra et d'opérette; Gaidan, 1er baryton de grand opéra; Désiré, grand premier comique, Juste, ténor comique autrement dit trial; d'Alessandri, maitre de ballet et le mari de Mme Fierens, se présentant au nom de Mme Fiérens retenue au théâtre pour d'importantes répétitions.

Académie de Musique.

THE BEGGAR STUDENT.

"Nanon", la pièce de début de la compagnie d'opéra Murray-Lane, avait donné assez justement la mesure de ce que peut faire cette excellente troupe. La première du "Beggar Student", vient de confirmer cette bonne opinion. Il nous a même semblé que les artistes, plus sûrs d'eux-mêmes et connaissant mieux le public, dont ils avaient conquis les sympathies, se livraient plus franchement à leurs élans naturels et enlevaient mieux leurs rôles.

Il y a de très jolis passages dans cet opéra et nous regrettons de n'avoir pas lu la partition.

Naturellement, les honneurs de la soirée ont été pour Mlle Louisa Millard, la véritable prima donna de la troupe. Non seulement elle possède une très jolie voix, mais elle la manie avec beaucoup d'habileté. On voit qu'elle a été à bonne école et qu'elle sait dire aussi bien que vocaliser.

Elle a été rappelée plusieurs fois; ce n'était que justice.

C'était M. J. K. Murray qui jouait le premier rôle. On sait qu'il a une excellente voix de baryton, très étoffée, très étendue, donnant au besoin des notes de ténor d'une excellente qualité, et de beaucoup de portée.

Miss Clara Lane a partagé avec Miss S. Millard, le succès de la représentation.

M. F. Frear est décidément un excellent comique: il est très drôle dans son rôle du général Ollendorf. Il s'est fait beaucoup applaudir, ainsi que M. Green, le ténor léger de la troupe.

Nous croyons faire plaisir au lecteur en publiant ici la distribution des rôles dans cette pièce du "Beggar Student," que tous les amateurs voudront voir:

Symon Symonovitz, M. J. K. Murray: Janitsky, M. Tom Greene: General Ollendorf, M. Fred Frear: Major Heltzheim, M. Chas Granville; Captain Heinrich, M. Lawrence Wilbur: Adjutant Richtoffen, M. Jack Barry; Enterich, M. George Miller; Puffki, M. Robert Matthews: Onophrie, M. Alex Joel: Sitzki, M. Robert Weir: Bogumil, M. Herman Brand: Countess Palmetica, Miss Bernice Holmes: Miss Laura Millard: Bronislava, Miss Clara Lane: Eva, Miss Mae Darling: Lieutenant Poppenburg, Miss Margaret Sayre.

St-Charles.

On sait que le St-Charles a la spécialité des variétés. Outre la grande pièce de résistance, "The Mysterious M. Jones", qui amuse beaucoup le public, il y a, cette semaine, des scènes très intéressantes de ventriloquie.

On nous avait annoncé dans Baby Lund, un petit prodige: il l'est en effet: impossible de résister aux gentillesses de ce charmant enfant, dont la voix claire a plus de portée qu'on ne peut se l'imaginer à son âge—6 ans, s'il vous plait.

Cette semaine le Biographe a exhibé des vues superbes qui attirent la foule des amateurs, entr'autres, le château de Conway, Angleterre, construit par le roi Edouard 1er.

Hier soir, il y a eu une première représentation de "Colleen Bawn", donnée par une société d'amateurs, sous les auspices de la société du Pélican, au bénéfice des facteurs de la Poste. Ce soir, deuxième représentation: il y aura foule comme hier.

Théâtre Tulane.

Les dramaturges des Etats-Unis excellent dans la composition des pièces à intrigues, à surprises. Rien d'étonnant à cela quand on connaît leur esprit essentiellement inventif des Américains. C'est une pièce de ce genre qu'a écrite M. Thomas pour Stuart Robson, car ce dernier est un artiste d'assez de talent pour que les auteurs écrivent à son intention des pièces dont il sait tirer un merveilleux parti.

Nous venons d'en voir une nouvelle preuve, au Tulane dans le "Meddler" où il vient de déployer de grandes et nombreuses qualités, comme comédien.

Il y a là une série de brillantes représentations assurée pour le Tulane

Crescent.

Foule énorme, avant-hier et hier, au Crescent. On y donnait une excellente bouffonnerie intitulée "A Hired Girl". La scène se passe dans un collège et fourmillent de plaisanteries, de drôleries qui amusent beaucoup le public et auxquelles viennent s'ajouter des chants et des danses qui ont le don de plaire au parterre et aux galeries.

En somme "A Hired Girl" fera recette, toute la semaine.

Grand Opera House.

Tous les amateurs de théâtre, à la Nouvelle-Orléans, connaissent "Divorce", que donnent maintenant les artistes de M. Greenwald, au Grand Opera House. La pièce a été jouée ici par les meilleures troupes américaines: mais jamais elle n'a été mieux interprétée que cette fois; par la troupe à la tête de laquelle se trouve M. Lipman, très habilement secondé par MM. C. Macy, H. Sheldon, Eberle et Mmes A. Block, L. Closser, May Tyrrel, Mayer Tixley.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er novembre 1898.

I.—**Sotileza**, dernière partie, par M. José Maria de Pereda.
II.—**Richelieu et Marie de Médicis à Blois**, par M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.
III.—**Jours Heureux**, par M. Henri de Régnier.
IV.—**Orange et Néerlande.—Le Couronnement de la Reine**, par M. Charles Benoist.
V.—**Une maison de Verre**, par M. Jules Henrivaux
VI.—**Le Catholicisme aux Etats-Unis**, par M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française.
VII.—**L'Occupation Egyptienne du Haut Nil**, par M. Henri Dehérain.
VIII.—**Questions Scientifiques.—Physiologie de l'Alimentation**, par M. A. Dastre.
IX.—**Un Anglais qui Aimait la France**, par M. G. Valbert.
X.—**Chronique de la Quinzaine—Histoire politique**, par M. Francis Charmes.
XI.—**Bulletin Bibliographique.**

Le Monde Moderne

Paris, 5 Rue St-Benoit.

Sommaire du No de novembre 1898.

Missa Solemnis, par Adolphe Ribaux—5 compositions de Manuel Orazzi.
L'Ecole supérieure de guerre, par de Romane—9 illustrations de Carrey.
Yvette Guilbert, par C. de Néronde—16 illustrations.
Tondeuse, par Eugène Trutat—16 dessins par de Calmels.
La visite au Château, par Bozena Nemcova—3 compositions de Mme Bertrand.
Les châteaux de Louis II de Bavière, par J. Hudry-Menos.—7 illustrations.
Le Cimetière Montmartre, par Amédée Fraigneau—14 illustrations
Eclosion et Elevage des Poulets, par Paul Devaux—8 croquis.
Le Mouvement littéraire, par Léo Claretie
Causerie scientifique, par G Mareschal.—7 figures
Evénements géographiques et coloniaux, par Gaston Rouvier—5 illustrations.
Chronique Théâtrale par Maurice Lefevre—2 illustrations.
La Musique, par Guillaume Danvers—Les quatre filles Aymon—3 illustrations.
La Mode du mois, par Berthe de Présilly—14 modèles
Memento encyclopédique—7 illustrations
Causerie financière—La Caricature internationale—La Cuisine du mois—La Vie pratique.—Jeux et Récréations—Bibliographie.

Un négociant vient de perdre un procès qui durait depuis plusieurs années.

Il écoute le libellé du jugement.

«Attendu ceci, attendu cela; attendu autre chose, attendu.... attendu...., etc.»

—Sapristi! s'écrie-t-il, c'est donc ça que j'ai attendu si longtemps!

—Un amant!

Liliane n'avait pas bronché.

Cette accusation avait glissé sur elle sans l'atteindre.

—Oui, reprit Juste. Elle a un amant, elle l'a avoué... Et cet amant, savez-vous qui c'est? C'est un criminel, un assassin, l'homme qu'on vient de condamner.

—M. de Lagarde! s'écria M. Vernier.

—Oui, M. de Lagarde!

Le magistrat passa les mains sur son front d'un air égaré.

Il se demandait s'il ne rêvait pas....

M. de Lagarde! L'homme dont il avait instruit le procès!

On parlait d'une femme qu'il n'avait pas voulu nommer.

C'était donc?

Il se tourna vers Liliane.

—Est-ce vrai, mon enfant, ce que dit votre mari?

—Oui, mon père, tout est vrai, sauf ceci, que M. de Lagarde n'est pas mon amant!

—Elle voudrait me le faire croire! dit Juste....Ils se donnaient des rendez-vous ici la nuit.

—Il m'aime et je l'aime, dit la jeune femme. Mais il a pour moi trop de respect.

Puis, se tournant vers le magistrat, affaré de ce qu'il entendait.

—Vous me croirez, vous, mon père. Vous savez que je suis une honnête femme, incapable d'une trahison et d'un mensonge.

M. Vernier répétait, ne revenant pas de sa stupeur:

—M. de Lagarde! Ici, la nuit.

Il s'adressa à Juste.

—C'est pour cela que tu as enfermé ta femme?

—Elle voulait, dit Juste, aller déposer en faveur de son amant, rendre public mon déshonneur.

Le magistrat ouvrait des yeux hagards.

—Déposer, bégaya-t-il. Déposer quoi?

—Dire que cet homme qu'on allait juger était ici, près d'elle, au moment du crime, et que, par conséquent....

M. Vernier interrompit son fils.

Il tremblait de tous ses membres....

Il avait peine à coordonner ses idées.

Il se tourna vers Liliane.

—Et c'est vrai, cela?

—Oui, mon père.

—M. de Lagarde est innocent?

—Oui, mon père....La nuit du crime, il était là, près de moi.

Le magistrat leva les bras au ciel.

—Et on l'a laissé condamner!

Il regarda son fils.

—Et tu as empêché, toi.... que cette monstrueuse erreur fût épargnée à la justice, à moi qui étais chargée d'instruire le procès? Tu savais ce malheureux innocent. et tu as gardé le silence? Tu n'es pas venu me prévenir, moi, au moins, me dire?....

—Comme personne n'aurait cru à l'innocecce de ce rendez-vous, comme je n'y crois pas encore, je n'ai pas voulu devenir un objet de risée.

—Tu as préféré laisser condamner un innocent!

—Cette condamnation, dit Juste, c'était ma vengeance!

Son père jeta sur lui un regard foudroyant.

—Tu es un malheureux!

—Ah! mon père s'écria Liliane, si vous saviez ce que j'ai souffert!.... Ce que je souffre depuis que je suis la femme de cet homme! Jamais je ne vous ai parlé de mes tortures. Je vous ai toujours caché mes chagrins, mais depuis mon mariage, ma vie est un martyre continuel.

Dès les premiers jours, j'ai été délaissée, j'ai vécu seule, ici, comme une prisonnière.... pendant que mon mari allait à Paris courir les brasseries. Il me revenait ivre et brutal.... Je ne me plaignais pas.... Je supportais tout en silence.... pour ma fille, dont la vue seule me consolait... mettait un peu de douceur et de joie dans mon âme. Puis un jour un homme est venu, m'a vue... a deviné mon isolement, ma tristesse...

Pris de pitié, il m'a offert de me consacrer sa vie...Sans rien me demander, sans rien exiger, il s'est fait mon serviteur, mon esclave....Sa vue me consolait. Ses paroles, pleine de tendresse et d'amour, me donnaient de l'énergie et du courage. Je me pris à l'aimer...Il été respectueux et digne de toutes les affections....

Juste fit un mouvement violent.

Son père se tourna vers lui.

—Tais-toi! dit-il impérieusement.

Liliane poursuivit.

—J'étais heureuse enfin. Je commençais à vivre.

Je laissais mon mari continuer son existence débraillée. Je ne m'en inquiétais plus. Et c'est alors que j'appris que cet homme était accusé d'un horrible crime. Il pouvait d'un mot se disculper en disant qu'il était près de moi. Ce mot, il serait mort plutôt que de le dire. Il avait trop peur de me compromettre.

M. Vernier pensa tout haut:

—Oui, oui, je m'en souviens.

—Bien mieux, poursuivit la jeune femme, comme il avait peur que je voulusse parler, moi, pour le sauver, il m'envoya sa mère me supplier de garder le silence, de conserver pour nous notre cher secret. C'est cette conversation que mon mari a surprise et qui lui a tout appris.

Et comme je voulais partir, aller vous voir, vous tout révéler, à vous qui m'auriez crue, qui auriez ajouté foi à l'innocence de notre liaison, à vous qui savez qu'on peut aimer sans se déshonorer, mon mari m'a enfermée. Et j'ai passé les journées, les nuits, dans l'ignorance de ce qui se passait, déchirée par des angoisses que vous devez comprendre. Et c'est d'un air triomphant que mon mari est venu m'annoncer la condamnation de l'homme que j'aime.

—La condamnation d'un innocent! murmura le magistrat.

—Oh oui! innocent, dit Liliane. Je puis fournir toutes les preuves, moi, de cette innocence. Non seulement je puis dire qu'il était près de moi, mais je sais que le poignard qui a servi au crime lui a été volé comme il l'a dit. Je sais par qui il a été volé.

M. Vernier interrompit la jeune femme.

—Vous savez cela?

—Oui, je le sais.

—Vous pourriez fournir les preuves?

—Je le pourrais. Et peut être cela mettrait-il la justice sur la voie des vrais coupables.

—Oh! alors, s'écria M. Vernier, venez, ma fille....On n'aura pas besoin, pour sauver M. de Lagarde, d'invoquer un alibi... Vous n'aurez pas à faire connaître votre pur et chaste amour.

Il offrit son bras à Liliane.

—Venez!

—Nous le sauverons, mon père, dit la jeune femme en proie à une violente émotion.

—Je vous en réponds!

Comme ils allaient partir, Juste fit un pas vers eux.

—Et moi? dit-il.

—Quoi.... Que veux-tu?

—Qu'est-ce que vous allez faire de moi dans tout cela?

—Toi, dit M. Vernier, je n'ai qu'un conseil à te donner. C'est de rester tranquille. Tu as fait le malheur d'une femme qui méritait d'être heureuse. Tu as laissé condamner un innocent.....

—Et ma fille, dit Liliane. Il a enlevé ma fille.

—Tu as enlevé sa fille?

—C'est la mienne. J'ai le droit de veiller sur elle.... sur son avenir, de ne pas la laisser avec une femme qui a un amant.

Le magistrat leva la main.

—Misérable! fit-il.

—Libre à vous, dit Juste, de croire ce qu'on vous dit. Mais moi je suis moins naïf.

M. Vernier fit un geste plein de menaces.

—Tais-toi, cria-t-il, tais-toi! ou je ne sais pas ce que je ferais!

Il prit le bras de Liliane.

—J'emmène ma fille chez moi, dit-il à Juste. Je ne la laisserai pas ici pour que tu la martyrises. Je t'y attends demain avec l'enfant.

Juste leva les yeux d'un air de défi.

—L'enfant, dit-il, personne ne sait où elle est. Et vous ne l'aurez que lorsque je serai vengé.

—Vengé de quoi?

—De l'homme qui m'a déshonoré.

—Ah! que tu es bien, fit M. Vernier, l'être méprisable que ma fille vient de dépeindre. Je rougis d'être ton père. Et tu n'es plus pour moi qu'un étranger! Va! fais ce que tu voudras, nous viendrons bien à bout de toi!

Et, sur un geste plein de mépris, il sortit entraînant Liliane.

VII

Ils s'en allèrent tous les deux, le père et la fille, sous la lune claire qui baignait de sa lumière d'argent la campagne endormie, laissant seul, livré à sa rage impuissante, le misérable mari qui voyait sa vengeance lui échapper, tout pâle encore et tout frémissant des injures et des imprécations de son père, honteux aussi de ses soupçons, de sa conduite odieuse, mais ne pouvant pas dominer la jalousie qui le rongeait maintenant qu'il savait détachée de lui à jamais la femme dont il avait tué l'affection et le dévouement, les sentiments d'envie et de haine qu'il avait conçus pour l'homme si noble, si supérieur qu'elle avait choisi et qu'elle aimait!

Le temps était beau, la nuit calme. Une brise légère agitait les branches des arbres qui frémissaient doucement avec un petit bruit de soie froissée.

[*A continuer*]

Mrs. Winslow's Soothing Syrup
Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.